versant, cela signifie : *Il ne faut ni craindre ni espérer...* On peut aussi exprimer les diverses modifications d'un sentiment, mais avec une seule *fleur*. Prenons le bouton qui nous a déjà servi d'exemple; dégarni de ses épines, il dira : *Il y a tout à espérer;* dégarni de ses feuilles, il exprimera : *Il y a tout à craindre.* On peut aussi varier l'expression de presque toutes les *fleurs* en variant leur position. La fleur de souci, par exemple, placée sur la tête, signifie : *Peine d'esprit;* sur le cœur : *Peine d'amour;* sur le sein : *Ennui.* Il faut savoir encore que le pronom *moi* s'exprime en penchant la *fleur* à droite, et le pronom *toi* en la penchant à gauche. Tels sont les premiers principes de notre mystérieux langage; l'amour et l'amitié doivent y joindre leurs découvertes; ces sentiments, les plus doux de la nature, peuvent seuls perfectionner ce qu'eux seuls ont inventé. »

Nous allons maintenant faire connaître la signification plus ou moins justifiée des principales *fleurs* et de quelques plantes ou arbrisseaux. Pour faciliter les recherches, nous suivrons l'ordre alphabétique, nous écartant en cela du plan observé par Mme de La Tour.

L'*absinthe* est une plante des plus amères, et c'est pour cela qu'elle personnifie l'absence, qui est le plus grand des maux, à ce que dit La Fontaine.

L'*acacia rose* est l'emblème de l'élégance. On ne peut rien voir, en effet, de plus frais, de plus joli que ce charmant arbuste.

L'*acacia robinier* (du nom du botaniste Robin, qui nous l'apporta le premier) symbolise l'amour platonique, et les sauvages de l'Amérique l'ont consacré au génie des chastes amours. Chez eux, une branche d'acacia fleuri offerte à une jeune fille est une déclaration muette et respectueuse, qu'elle comprend à merveille.

L'*acanthe* personnifie les arts et a donné son nom à l'un des plus beaux ornements d'architecture. V. CALLIMAQUE, au tome III du *Grand Dictionnaire.*

L'*adonide* rappelle les souvenirs douloureux, allusion à la plante que les larmes de Vénus firent sortir de terre après la mort d'Adonis, et dont les *fleurs* ressemblent à des gouttes de sang.

L'*agnus-castus* est l'emblème de la froideur. Autrefois, les prêtresses de Cérès considéraient cet arbrisseau comme le palladium de leur chasteté et formaient leur lit de ses rameaux odorants.

L'*agrimoine* ou *religieuse des champs* exprime la reconnaissance. « Je pense, dit Mme de Chasteney dans son *Calendrier de Flore*, que la reconnaissance a fait donner le nom de *religieuse des champs* à cette campanule jolie, salutaire et bienfaisante, en l'honneur de quelque bonne, douce et complaisante hospitalière. »

L'*aloès* est le symbole de l'amertume, de la douleur; il n'y a personne, en effet, qui n'en connaisse le goût acerbe.

L'*amandier* personnifie l'étourderie, et il le mérite bien. Comme il se hâte trop de fleurir aux premières approches du printemps et même au cours des hivers doux, il voit presque toujours ses *fleurs* et ses fruits emportés par les gelées tardives, du moins dans nos climats.

L'*amarante* figure l'immortalité, à cause de la persistance de ses *fleurs*. On trouve ce quatrain dans la *Guirlande de Julie :*

Je suis la *fleur* d'amour qu'*amarante* on appelle,
Et qui viens de Julie adorer les beaux yeux.
Roses, retirez-vous, j'ai le nom d'immortelle,
Il n'appartient qu'à moi de couronner les dieux.

Amaryllis est synonyme de fierté dans le langage qui nous occupe, parce que les jardiniers prétendent, à tort ou à raison, que souvent elle leur refuse ses *fleurs* malgré les soins qu'ils lui prodiguent.

L'*ananas* est l'emblème de la perfection, prétention que semblent justifier la beauté, le parfum et le goût exquis de ce fruit.

L'*anémone* exprime l'abandon. « L'anémone, dit Mme de La Tour, fut une nymphe aimée de Zéphire; Flore, jalouse, la bannit de sa cour et la métamorphosa en une *fleur* qui s'épanouit toujours avant le retour du printemps. Zéphire a abandonné cette beauté malheureuse aux caresses du dur Borée, qui, ne pouvant s'en faire aimer, l'agite, l'entr'ouvre et la fane aussitôt.

» Une anémone avec ces mots : *Brevis est usus* (son règne est court) exprime à merveille le passage rapide de la beauté. »

L'*angélique* préside à l'inspiration, à en croire du moins les poëtes lapons, qui se couronnent de ses *fleurs* pour appeler l'inspiration à leur secours.

L'*argentine* personnifie la naïveté, à cause de sa tenue douce et simple. C'est le myosotis des jardiniers.

L'*armoise* symbolise le bonheur. On lui a longtemps, en effet, attribué des vertus surnaturelles.

L'*arrête-bœuf*, que les botanistes désignent sous le nom scientifique de *bugrane*, est la personnification de l'obstacle. « Dans une de ces délicieuses matinées du printemps, dit notre auteur, égarée sur les bords de la Meuse, sans soins et sans parure, je goûtais ce bonheur indéfinissable que l'aube matinale apporte au laboureur pour le consoler chaque matin des peines de la veille et le préparer aux travaux du jour. Assise au pied d'un saule, je sentais tomber la rosée, lorsque tout à coup, je vis à quelques pas de moi, un beau vieillard qui s'appuyait en souriant sur l'épaule d'un jeune adolescent, blond, vif et charmant, comme devait l'être l'amant de Psyché. Arrêtés sous l'arbre voisin, tous deux ils considéraient de jeunes laboureurs, dont l'un, guidant le soc de sa charrue, ouvrait la terre, tandis que l'autre dirigeait quatre bœufs vigoureux aidés de deux forts chevaux qui, en avançant d'un pas égal et lent, traçaient dans la plaine de longs et vastes sillons. Tout à coup l'attelage fait de vains efforts, il s'arrête comme enchaîné par une invisible main. Le fouet le presse, les traits se tendent, mais en vain. Les bœufs et les chevaux ne sauraient avancer. « Mon père, dit le jeune homme, la » charrue a sans doute rencontré la pointe » d'un rocher ou la racine d'un vieux chêne; » car qui pourrait arrêter des animaux si » forts et si courageux? — Une bien faible » plante, sans doute, repartit le vieillard, » mais à laquelle on a laissé pousser de pro» fondes racines; regarde à tes pieds, vois » ces humbles rameaux couverts de jolies » *fleurs* roses et papilionacées; n'y porte pas » la main, car ces *fleurs* couvrent des épines » longues et cruelles; ce sont les racines de » cette tige si frêle en apparence qui arrê» tent, comme tu le vois, l'effort de ces deux » hommes et de ce puissant attelage. Mais » regarde, les voilà qui redoublent d'efforts, » l'obstacle est rompu, la plante est déraci» née. Cette plante, mon fils, est une bu» grane, appelée vulgairement arrête-bœuf; » avec ses jolies *fleurs*, ses longues épines et » ses racines profondes, c'est la sirène des » champs et l'emblème des obstacles que le » vice oppose à la vertu... Pour en triompher » toujours, souviens-toi, mon fils, qu'il faut » une volonté ferme; avec elle, la vertu et » le génie ne connaissent point d'obstacles. »

L'*aubépine* symbolise l'espérance, parce que ses *fleurs* annoncent les beaux jours.

Le *baguenaudier* désigne les amusements frivoles. Les oisifs se plaisent en effet quelquefois à presser son fruit, qui éclate avec bruit entre les doigts. Ce mot appartient à la même famille que notre verbe *baguenauder*, qui vient lui-même de *baguenaude*, ineptie, chose inutile.

La *balsamine* figure l'impatience, car lorsque la maturité approche, le moindre attouchement lui fait lancer au loin ses graines.

La *bardane* est l'emblème de l'importunité. Il est difficile de l'extirper des terrains qu'elle a envahis, et tout le monde sait avec quelle persistance désagréable ses graines s'attachent aux habits.

Le *basilic* personnifie la haine, sans doute parce qu'il a hérité de la mauvaise réputation de l'animal fabuleux de ce nom, dont un seul regard suffisait à donner la mort; de là notre locution *œil, regard de basilic*, œil, regard méchant, haineux.

La *belle-de-jour*, appelée aussi *liseron de Portugal*, est l'emblème des coquettes; elle a inspiré les vers suivants à Philippon de La Madeleine :

Aux feux dont l'air étincelle
S'ouvre la belle-de-jour;
Zéphyr la flatte de l'aile :
La friponne encore appelle
Les papillons d'alentour.
Coquettes, c'est votre emblème :
Le grand jour, le bruit vous plaît.
Briller est votre art suprême;
Sans éclat, le plaisir même
Devient pour vous sans attrait.

La *belle-de-nuit* a un attribut tout opposé : la timidité, et nous n'avons pas besoin d'en expliquer la raison, qu'indique clairement d'ailleurs cette strophe de M. Constant Dubos :

Lorsque l'aube vient réveiller
Les brillantes filles de Flore,
Seule tu sembles sommeiller
Et craindre l'éclat de l'aurore.
Quand l'ombre efface leurs couleurs,
Tu reprends alors ta parure,
Et de l'absence de tes sœurs
Tu viens consoler la nature

Le *bluet*, à cause de la fraîche beauté de sa *fleur*, qui ressemble à un ciel sans nuages, figure la délicatesse, un sentiment tendre et timide qui se nourrit d'espérance.

La *boule-de-neige* ou *rose de Gueldre* symbolise une bonne nouvelle. Mme de La Tour raconte à ce sujet une charmante légende qu'elle a recueillie en Suisse :

« Une jeune fille, à peine âgée de quinze ans, venait de mourir. Son âme errait autour de sa demeure. Elle ne pouvait se décider à quitter, même pour le ciel, les champs qu'elle avait tant aimés. Tout à coup son ange gardien lui apparaît; heureux de combler ses désirs, il lui demande en quelle *fleur* elle veut être transformée : « Vois, lui dit-il, tu » habiteras le jardin ou la prairie! » Et, passant en revue toutes les *fleurs* de la contrée : « Veux-tu être tulipe? — Non, lui dit-elle, » car la tulipe est sans parfum. — Un lis? » — Il s'élève trop au-dessus des autres *fleurs*. » — Une rose? — Elle a des épines qui bles» sent. — Un brillant camellia? — Non, non, » reprit la jeune fille; et, s'il m'était permis » de choisir, je voudrais être une rose de » Gueldre. — Quoi! dit l'ange étonné, tu » veux fleurir quand toute la nature est » morte! Crains les vents glacés et l'hiver, » ils te frapperont, et tu mourras sans avoir » connu les caresses du zéphyr! — Soit, dit » la jeune fille, je ne vivrai qu'un jour, mais » dans ce jour j'annoncerai le printemps. »

Ces derniers mots expliquent l'origine de l'emblème.

La *bourrache* exprime la brusquerie, parce que ses feuilles sont piquantes, velues et ridées.

La *bruyère* figure la solitude, car elle habite de préférence les lieux écartés, déserts.

La *buglosse* représente le mensonge, parce que sa racine entre dans la composition de plusieurs sortes de fard.

La *bugrane* figure l'obstacle. V. plus haut ARRÊTE-BŒUF.

Le *buis*, dont la verdure brave indifféremment le froid ou la chaleur, est la personnification du stoïcisme.

Le *capillaire* est le symbole de la discrétion, parce que le secret de sa propagation, comme de celle des cryptogames, a échappé jusqu'ici aux recherches de la science.

La *centaurée*, dans les sélams de l'Orient, représente la félicité, le bonheur suprême.

Le *champignon* exprime le *soupçon*, parce que cette plante, qui est si souvent vénéneuse, doit éveiller l'attention de ceux qui en font usage.

Le *chardon* est l'emblème de la misanthropie; ses *fleurs*, en effet, hérissées de paillettes longues et piquantes, lui donnent un aspect sévère et même désagréable.

Le *chèvrefeuille*, dont les tiges souples et délicates semblent s'attacher amoureusement au tronc d'un vieux chêne, figure les liens d'amour.

La *chicorée* a l'honneur de symboliser la frugalité; elle constitue, en effet, un mets des plus maigres.

La *clématite* personnifie l'artifice, certains mendiants, dit-on, faisant servir ses propriétés à l'entretien d'ulcères artificiels.

La *colchique*, qui fleurit en automne, caractérise le déclin de la vie.

Le *coquelicot* est le représentatif de la consolation, ses graines jouissant de propriétés calmantes qui endorment la douleur.

La *coriandre* représente le mérite caché, et voici pourquoi : *fleur*, elle exhale une odeur insupportable, mais ses graines sont parfumées et très-recherchées.

Le *cormier* personnifie la prudence, parce que, contrairement à l'amandier (étourderie), il ne donne ses fruits que quand il a acquis toute sa force et que sa récolte est assurée.

Le *coudrier* est l'emblème de la paix, de la réconciliation, comme l'indique depuis la plus haute antiquité le caducée de Mercure, fait d'une branche de cet arbrisseau.

La *cuscute* représente la bassesse, parce que sa tige s'accroche à la première plante qu'elle trouve à sa portée et vit à ses dépens. C'est aussi l'image du parasite.

Le *cyprès*, c'est le deuil. « Dans tous les lieux où ces arbres frappent nos regards, dit Mme de La Tour, leur aspect lugubre pénètre d'idées mélancoliques. Leurs longues pyramides élevées vers le ciel gémissent agitées par les vents. La clarté du soleil ne saurait pénétrer leur sombre épaisseur, et, lorsque ses derniers rayons viennent à projeter leur ombre sur la terre, on dirait de noirs fantômes. »

Le *dahlia* est consacré à la reconnaissance; en effet, l'abondance et la richesse de ses *fleurs* dédommagent amplement des soins qu'on lui donne.

Le *datura* personnifie les charmes trompeurs, parce que ses *fleurs* exhalent un parfum des plus agréables, des plus enivrants, mais aussi des plus dangereux.

L'*églantier*, la *fleur* des poëtes, symbolise la poésie.

L'*épi de la Vierge* ou *ornithogale pyramidal*, avec sa grappe de *fleurs* étoilées et blanches comme du lait, nous présente le doux emblème de la pureté.

L'*épine-vinette*, dont le fruit est connu par son goût acide, symbolise bien l'aigreur.

La *fougère* révèle la sincérité : elle prête aux amants un lit de verdure, et on fait entrer sa cendre dans la fabrication du verre; or, quoi de plus bavard que l'amour et l'ivresse?

La *fraise* est l'image de la bonté parfaite : beauté, fraîcheur, parfum, goût exquis, elle réunit toutes les qualités.

La *fraxinelle* personnifie le feu. Au moment de la floraison surtout, cette plante dégage une huile essentielle abondante, et si, par une journée orageuse, on approche de sa tige une bougie allumée, l'atmosphère environnante s'enflamme spontanément, mais sans que la plante soit endommagée.

La *fumeterre commune*, à laquelle son goût des plus désagréables a fait donner le nom de *fiel de terre*, sert d'emblème au fiel.

La *garance*, qui sert à la préparation de la teinture rouge, symbolise la calomnie. Lorsqu'une brebis a brouté cette plante, ses dents paraissent comme souillées du sang de quelque victime.

La *genette*, appelée aussi *faux narcisse*, avorte très-souvent, et c'est pourquoi elle représente l'espérance trompeuse.

Le *genévrier commun* signifie asile, secours, parce que souvent les habitants timides de nos champs et de nos bois (les lièvres et les lapins) viennent chercher un refuge sous ses longues branches qui couvrent le sol, et dont l'odeur forte met les chiens en défaut.

Le *géranium* compte une foule d'espèces. Celui qu'on désigne sous le nom de *triste* figure l'esprit mélancolique; sa parure est sombre et modeste, et il fuit la lumière du jour; mais il exhale un parfum délicieux. Il forme un contraste marqué avec le *géranium écarlate*, qui personnifie la sottise. Quant au *géranium rose*, sa douce odeur et ses belles *fleurs* purpurines ont fait de lui l'emblème de la préférence.

La *giroflée des jardins* signifie beauté durable; tout le monde sait, en effet, qu'elle fournit des *fleurs* pendant presque toute l'année. Quant à la *giroflée des murailles*, c'est la fidélité au malheur. Cette aimable *fleur* se plaît à embellir les chaumières, les ruines, les vieilles masures.

La *glycine de la Chine* est pour les Chinois le symbole d'une amitié douce et agréable. Elle fournit en abondance ses belles grappes d'un bleu pâle à celui qui lui accorde sa tendresse et ses soins.

La *grenade*, avec ses *fleurs* brillantes, mais inodores, personnifie la fatuité et la sottise.

La *guimauve* figure la bienfaisance. Amie du pauvre, elle croît en abondance autour de sa demeure, et ses *fleurs*, ses tiges ainsi que ses feuilles se prêtent à un grand nombre de préparations utiles.

L'*héliotrope du Pérou* symbolise l'enivrement de l'amour. Ses *fleurs* parfumées se tournent toujours vers le soleil, qu'elles semblent regarder amoureusement.

L'*hépatique* est l'emblème de la confiance. Ses *fleurs* indiquent au jardinier que le moment est bien choisi pour confier ses semences à la terre.

L'*herbe* et le *gazon* représentent l'utilité; on en comprend facilement la raison.

Le *houblon* est l'image de l'injustice, parce qu'il épuise promptement le terrain où il croît, et que ses tiges sarmenteuses étouffent les plantes qu'elles environnent.

Le *houx* indique la prévoyance. Cet arbrisseau présente, en effet, une particularité singulière : jusqu'à la hauteur d'environ 2 mètres, ses feuilles sont armées de piquants qui le protégent suffisamment; plus haut, elles deviennent lisses et douces, comme s'il se disait qu'il n'a plus rien à craindre.

La *hyacinthe* symbolise le jeu, par allusion au jeu de palet dans lequel Apollon tua involontairement le bel Hyacinthe, qu'il transforma en la *fleur* de ce nom.

L'*ibéride de Perse* ou *thlaspi vivace* personnifie l'indifférence. Le printemps, qui anime tout dans la nature, semble n'exercer aucune influence sur cette plante, dont le vert feuillage et les corymbes blancs et inodores restent les mêmes dans toutes les saisons.

L'*iris* caractérise le message, par allusion aux fonctions de sa patronne mythologique.

L'*ivraie*, c'est le vice; elle croît avec la moisson, mais à ses dépens.

La *jacinthe*, douée d'une odeur et d'un aspect agréables, représente la bienveillance.

Le *jasmin* est devenu le symbole de l'amabilité, à cause de la complaisance qu'il semble apporter à se plier à toutes les cultures, à se plaire dans tous les terrains.

Le *jonc des champs* figure la docilité; l'analogie n'a pas besoin d'explication.

La *jonquille*, chez les Turcs, est l'emblème du désir.

La *jusquiame* caractérise les défauts en général; elle est malfaisante et son aspect est repoussant.

Le *laurier franc* est le symbole de la gloire, personne ne l'ignore. Quant au *laurier-amandier*, il figure la perfidie, car sous sa brillante et séduisante verdure il cache un poison des plus violents.

La *lavande* est l'emblème de la méfiance. Les anciens ne s'en approchaient qu'avec les plus grandes précautions, car l'aspic, reptile des plus dangereux, passait pour se tenir habituellement sous ses feuilles.

Le *lierre*, qui s'attache si fortement aux arbres, aux murailles, symbolise naturellement l'amitié.

Le *lilas*, qui s'épanouit dès les premiers jours du printemps, dont les *fleurs* sont si fraîches, si parfumées et durent si peu, le *lilas*, disons-nous, figure les premières émotions de l'amour.

Le *lis commun*, par la beauté de sa *fleur* et la fierté de son port, était naturellement appelé à représenter la majesté. Le *lis des vallées*, plus connu sous le nom de *muguet de mai*, ouvre ses petites *fleurs* blanches et odorantes dès les premiers jours du printemps; aussi il est l'emblème du retour du bonheur.

Le *liseron des champs* représente l'humilité. On sait qu'il rampe à terre et qu'il ne peut s'élever qu'à l'aide d'un appui.

Le *lotus* est la personnification de l'élégance, parce que les Egyptiens avaient consacré sa *fleur* au soleil.

La *luzerne* est l'emblème de la vie. Pour justifier cette analogie, on dit que cette plante occupe longtemps le même terrain, mais que, quand elle l'abandonne, c'est pour toujours.

Le *mancenillier* personnifie la fausseté. En effet, son fruit, qui offre l'apparence agréable d'une pomme d'api, renferme un poison très-violent.

La *mandragore* caractérise la rareté, et aucun symbole ne serait mieux justifié si elle jouissait des propriétés merveilleuses qu'on lui attribuait autrefois; mais on sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur son compte.

La *marguerite des prés*, avec ses pétales blancs, son aspect timide, on pourrait dire ingénu, symbolise on ne peut mieux l'innocence. La *reine-marguerite*, elle, avec ses *fleurs* qui peuvent revêtir toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, est l'emblème de la variété.

Le *marronnier d'Inde*, c'est le luxe : il s'élève surtout dans les parcs, autour des châteaux et des demeures royales.

La *menthe* indique la chaleur du sentiment; on sait que les pastilles de menthe produisent une sensation de chaleur très-marquée.

Le *muguet des bois*. V. plus haut LIS DES VALLÉES.

Le *myosotis* est la *fleur* du souvenir. L'auteur des *Lettres à Sophie*, Aimé Martin, dit du myosotis :

Pour exprimer l'amour ses *fleurs* semblent éclore :
Leur langage est un mot, mais il est plein d'appas.
Dans la main des amants elles disent encore :
Aimez-moi, ne m'oubliez pas.

Le *myrte* a de tout temps été consacré à l'Amour, à Vénus, comme le laurier à Apollon et l'olivier à Minerve; c'est un honneur qu'il doit à sa verdure perpétuelle, à ses branches parfumées, chargées de *fleurs* qu'on dirait destinées à parer le front de l'Amour.

Le *narcisse* est l'image de l'égoïsme, par allusion au personnage mythologique de ce nom, qui n'aimait que lui-même.

L'*œillet* primitif, dit *œillet des jardiniers*, est simple, rouge, parfumé, et personnifie l'amour vif et pur. L'*œillet* jaune, de tous le moins agréable à la vue, est cependant celui qui réclame le plus de soins; aussi il caractérise ces personnes dédaigneuses qui sont le plus souvent aussi peu aimables qu'exigeantes.

L'*œnothère*, appelée aussi *onagre*, signifie inconstance, parce que cette belle plante, acclimatée aujourd'hui à Paris, a été plusieurs fois perdue et retrouvée.

L'*olivier* a été de tout temps le symbole de la paix, peut-être en souvenir de la branche d'olivier apportée à Noé par la colombe, signe de la paix que le ciel accordait à la terre.

Les *fleurs d'oranger* sont l'emblème de la chasteté et parent la tête d'une jeune fille le jour de son mariage. Autrefois, et aujourd'hui encore dans certains pays, celle dont les faiblesses auraient été trop notoires n'eût point osé se présenter à la mairie et à l'église avec une couronne de *fleurs* d'oranger.

Pour l'*ornithogale*, V. plus haut ÉPI DE LA VIERGE.

L'*ortie* est l'image de la cruauté, à cause de la douleur cuisante causée par ses piqûres.

L'*osier* désigne la franchise, sans doute en vertu de l'adage : franc comme l'osier.

Le *perce-neige* figure la consolation; ses *fleurs*, qui paraissent en hiver, comme l'indique son nom, semblent vouloir consoler la nature de l'absence des beaux jours.

Le *persil* caractérise le festin; l'analogie est assez évidente pour que nous nous dispensions de l'expliquer.

La *pervenche*, qui s'épanouit aux premières brises du printemps, rappelle les doux souvenirs.

Le *peuplier* est l'image du temps; ses feuilles, blanches d'un côté et brunes de l'autre, semblent peindre en effet l'alternative des jours et des nuits.

Le *pied-d'alouette*, nom vulgaire des dauphinelles, figure la légèreté, sans doute à cause de son nom, qui est lui-même emprunté à sa forme.

Le *pin*, dont la tête semble vouloir s'élancer dans les nuages, symbolise la hardiesse.

La *pivoine*, à cause de la couleur rouge de sa *fleur*, personnifie la honte.

La *primevère* est l'emblème de la première jeunesse; elle apparaît à cette époque qui n'est déjà plus la saison des frimas, mais qui n'est pas encore celle des beaux jours.

Le *prunier sauvage*, qui ne veut pas être transplanté et ne souffre pas la taille, caractérise l'indépendance.

La *renoncule scélérate* est l'image de l'ingratitude; malfaisante de sa nature, elle le devient davantage encore par la culture.

Le *réséda* exprime cette pensée que les qualités sont supérieures aux charmes, emblème que tout le monde comprend.

La *ronce*, qui rampe et cherche à étouffer toutes les plantes qui l'entourent, personnifie assez bien l'envie.

La *rose* est le symbole de la beauté; chez les anciens, elle était consacrée à Vénus. La *rose blanche* était l'attribut du dieu du Silence, nous ne savons trop pourquoi. La *rose simple* indique la simplicité, qui embellit la beauté même. Les *fleurs* jaunes doublées de mordoré que produit la *rose capucine* figurent l'éclat. La *rose jaune* est la personnification de l'infidélité, signification qu'elle doit à sa couleur. La *rose musquée* représente la beauté capricieuse. On la voit souvent languir dans les expositions qui lui paraissent les plus favorables; une année elle se charge de *fleurs* innombrables; l'année suivante, elle n'en fournit aucune. Mais cette particularité peut s'expliquer autrement que par le caprice. La *rose des quatre saisons* caractérise la beauté toujours nouvelle, car ses *fleurs* ne se flétrissent que pour faire place à d'autres. Enfin, la *rose trémière* symbolise la fécondité, à cause du grand nombre de *fleurs* qu'elle produit.

Les *roseaux* personnifient la musique. C'est avec des tiges de cette plante que Pan confectionna la première flûte. Le *roseau plumeux* symbolise l'indiscrétion; qu'on se rappelle l'histoire du barbier du roi Midas.

La *salicaire* représente la prétention; elle croît sur le bord des ruisseaux, des fontaines et semble se mirer avec complaisance dans leurs eaux.

La *sardonie* symbolise l'ironie. Le poison que renferme cette plante jouit de la propriété singulière de contracter la bouche de telle sorte que le malade semble rire en expirant. De là notre locution *rire sardonique*, rire qui révèle une pensée méchante, sarcastique.

Le *saule de Babylone*, vulgairement *saule pleureur*, personnifie la mélancolie. Alfred de Musset l'a caractérisé d'une manière touchante dans ces vers qu'on a gravés sur sa tombe :

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière :
J'aime son feuillage éploré,
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

La *sensitive* ou *acacia pudique* est le parfait emblème de la pudeur. Tout le monde sait qu'au moindre attouchement ses folioles se referment sur elles-mêmes.

Le *souci* caractérise les peines, les chagrins, et, sa couleur aidant, il est devenu l'emblème de ces malheurs conjugaux sur lesquels Molière et La Fontaine ont fait tant de plaisanteries.

Le *syringa* personnifie l'amour fraternel, en souvenir de Ptolémée Philadelphe (qui aime son frère), à qui cette *fleur* avait été consacrée.

Le *thym*, chez les Grecs, symbolisait l'activité; son parfum fortifie le cerveau, rend aux vieillards de l'énergie, de la souplesse et de la vigueur. Qui est-ce qui supposerait tant de vertus à cette petite plante? Qui croirait qu'elle fait une si rude concurrence à la fontaine de Jouvence?

Le *tilleul* est l'emblème de l'amour conjugal depuis que Baucis fut changée en cet arbre, il y a de cela longtemps.

La *tubéreuse* est le symbole de la volupté; son parfum cause les sensations les plus douces et les plus enivrantes, mais devient dangereux si on le respire trop longtemps.

La *tulipe*, en Turquie, signifie déclaration d'amour, mais caractérise aussi l'inconstance. Les Turcs ne peuvent se lasser d'admirer sa tige élégante et le vase gracieux qui la couronne.

La *véronique*, dont les *fleurs* et les fruits offrent la forme d'un cœur, indique la fidélité.

La *verveine* est l'image de l'enchantement; on lui attribuait autrefois une foule de propriétés plus merveilleuses les unes que les autres; c'est ainsi que les sorciers, à l'aide de cette plante, jetaient des sorts sur les troupeaux et sur le cœur des jeunes filles.

La *vigne* personnifie l'ivresse, nous n'avons pas besoin d'en dire la raison.

La *violette* est l'emblème de la modestie, tout le monde sait pourquoi; la *violette blanche* caractérise la candeur, qui précède la modestie.

Comme on le voit, cette symbolisation repose sur des analogies plus ou moins ingénieuses, plus ou moins exactes, et plus d'un mathématicien, plus d'un botaniste même en contesterait la valeur. Mais les âmes poétiques, les imaginations impressionnables trouvent un certain charme à ce langage muet qu'on prête aux *fleurs* et qui pourrait recevoir de nouveaux développements.

Fleurs (LANGAGE DES), par Mme Charlotte de La Tour (Paris, 1 vol. in-12, 1re édit., 1844; 10e édit., 1876). Comme tous les éléments de notre précédent article sont empruntés à ce charmant ouvrage, il en donnera au lecteur une idée suffisante.

Fleur-de-Thé, opéra bouffe en trois actes, paroles de MM. Chivot et Duru, musique de M. Charles Lecocq; représenté à l'Athénée le 11 avril 1868. C'est une bouffonnerie amusante. Plusieurs scènes sont comiques et semées de quelques mots spirituels. On a applaudi les couplets du mandarin : *Je suis clairvoyant comme un sphinx;* l'air de Césarine : *En tous pays*, et un joli duo au troisième acte : *Rappelle-toi.* Joué par Désiré, Léonce, Sylter, Mlles Irma Marié et Lucie Cabel.

Fleur-de-Baiser, opérette en trois actes et quatre tableaux, livret de M. Alexandre jeune, musique de M. Cœdès; représentée au théâtre des Folies-Dramatiques le 24 février 1876. Fleur-de-Baiser a promis sa foi à son cousin Gaston; mais celui-ci ayant disparu et, selon les apparences, ayant été mangé par les sauvages, elle se décide à épouser le comte Rigobert de Présalé. Gaston reparaît et, après bien des péripéties, épouse sa cousine. La musique est accorte et légère. On a remarqué le chœur des marins : *Nous venons de Madagascar;* le chœur des pensionnaires, les couplets de Fleur-de-Baiser : *Je partis un jour.* Chanté par Mlle Jane May et Simon Max.

FLEURAISON s. f. (fleu-rè-zon — rad. *fleur*). Se dit quelquefois pour FLORAISON.

* **FLEURANCE**, petite ville de France (Gers), ch.-l. de cant., arrond. et à 11 kilom. S. de Lectoure, sur la rive gauche du Gers; pop. aggl., 3,673 hab. — pop. tot., 4,550 hab.

FLEURANT (MONSIEUR), personnage de Molière, dans le *Malade imaginaire.* M. Fleurant est un type achevé d'apothicaire; il paraît peu, dans une scène seulement; cependant il joue, quoique absent, un des premiers rôles, par ses clystères et ses médicaments, dont il est question sans cesse. C'est avec lui que, son mémoire en main, Argan fait mine de discuter ses comptes dans l'admirable monologue qui ouvre le premier acte : Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Trois et deux font cinq. *Plus, du vingt-quatrième, un petit clystère insinuatif, préparatif et rémollient, pour amollir, humecter et rafraîchir les entrailles de Monsieur...* Ce qui me plaît de M. Fleurant, mon apothicaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles... *les entrailles de Monsieur, trente sous...* Oui, mais, monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil, il faut aussi être raisonnable et ne pas écorcher les malades. Trente sous, un lavement! Je suis votre serviteur, je vous l'ai déjà dit. Vous ne les avez mis dans les autres parties qu'à vingt sous, et vingt sous, en langage d'apothicaire, c'est dix sous. Les voilà, dix sous. *Plus, dudit jour, un bon clystère détersif, composé avec catholicon double, rhubarbe, miel rosat et autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver et nettoyer le bas-ventre de Monsieur, trente sous.* Bon, dix sous. *Plus, du vingt-cinquième, une bonne médecine purgative et corroborative, composée de casse récente avec séné levantin, et autres, suivant l'ordonnance de M. Purgon, pour expulser et évacuer la bile de Monsieur, quatre livres.* Ah! monsieur Fleurant, c'est se moquer! il faut vivre avec les malades. M. Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs : mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît! etc. » Cette analyse d'un mémoire d'apothicaire et le rôle muet de M. Fleurant, qu'Argan fait semblant de consulter, sont une des meilleures inventions comiques de Molière. Quant à l'apothicaire en personne, il ne paraît qu'à la scène IV de l'acte III, sa seringue à la main, pour administrer au malade imaginaire une potion ascendante, que celui-ci, dominé par Béralde, refuse piteusement. M. Fleurant se met en colère : « On ne doit point se jouer des remèdes et me faire perdre mon temps, dit-il. Je ne suis venu ici que sur une bonne ordonnance, et je vais dire à M. Purgon comme on m'a empêché d'exécuter ses ordres et de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez!... »

Molière a expliqué (acte Ier, scène II) pourquoi il a donné le nom de Fleurant à cet apothicaire modèle :

ARGAN. Mon lavement a-t-il bien opéré aujourd'hui?

TOINETTE. Votre lavement?

ARGAN. Oui; ai-je bien fait de la bile?

TOINETTE. Ma foi, je ne me mêle pas de ces affaires-là. C'est à M. Fleurant à y mettre le nez, puisqu'il en a le profit. »

* **FLEURBAIX**, bourg de France (Pas-de-Calais), cant. et à 7 kilom. de Laventie, arrond. et à 22 kilom. N.-E. de Béthune; pop. aggl., 388 hab. — pop. tot., 2,779 hab.

* **FLEURETTE** s. f. — Crème excellente qu'on recueille lorsque le lait a séjourné douze heures dans la jatte.

FLEUR-FEUILLE s. f. Bot. Un des noms vulgaires de l'hormin.

* **FLEURIE**, bourg de France (Rhône), cant. de Beaujeu, arrond. et à 21 kilom. N. de Villefranche; pop. aggl., 689 hab. — pop. tot., 2,385 hab.

FLEURIOT (Zénaïde-Marie-Anne), femme de lettres française, née à Saint-Brieuc en 1829. Elle a débuté dans les lettres par un roman intitulé : *Souvenirs d'une douairière* (1859, in-12), écrit d'un style simple et facile. Depuis lors, Mlle Fleuriot a publié, soit sous son nom, soit sous le pseudonyme de **Anna Edianez de Saint-B.**, un assez grand nombre de volumes dont quelques-uns ne manquent pas d'intérêt, mais qui sont d'une mince valeur littéraire. Nous citerons : *Marquise et pêcheur, Matoche, etc.* (1862, in-12); *Eve* (1861, in-12); *Une famille bretonne* (1861, in-12); *Sans beauté* (1862, in-12); *Réséda* (1863, in-12); *Histoire pour tous* (1863, in-12); la *Vie en famille* (1862, in-12); *Un cœur de mère* (1863, in-12); *Yvonne de Coatmorsan* (1864, in-12); *Au hasard*, causeries (1865, in-12); la *Glorieuse* (1865, in-12); les *Prévalonnais* (1865, 2 vol. in-12); le *Chemin et le but* (1866, in-12); la *Clef d'or* (1866, in-12); *Sans nom* (1866, in-12); l'*Oncle Trésor* (1867, in-12); *Une chaîne invisible* (1867, in-12); *Une année de la vie d'une femme* (1867, in-12); *Alix* (1868, in-12); *Histoire intime* (1868, in-12); *Petite belle* (1868, in-12); *Notre passé* (1869, in-12); *Mon sillon* (1869, in-12); *Miss Idéal* (1869, in-12); *Deux bijoux* (1869, in-12); *A l'aventure*, poésies (1870, in-18); le *Pauvre vieux* (1870, in-12); *Notre capitale Rome* (1871, in-12), livre écrit, comme toutes les productions de Mlle Fleuriot, sous l'empire d'idées cléricales exaltées; *Une Parisienne sous la foudre* (1871, in-12); *Mes héritages* (1872, in-12); *Aigle et colombe* (1873, in-12); *Aller et retour, Paris, Paray-le-Monial* (1873, in-8°), *Marga* (1873, in-12); les *Mauvais jours* (1873, in-12); *Théâtre chez soi*, comédies et proverbes (1873, in-12); les *Pieds d'argile* (1874, 2 vol. in-12); *En congé* (1874, in-12); le *Petit chef de famille* (1874, in-12); *Armelle Trahec* (1874, in-12); *Bigarrette* (1874, in-12); *Monsieur Nostradamus* (1875, in-12), etc.

* **FLEURIR** v. n. ou intr. — Se dit du tan quand il se couvre des fructifications d'un champignon de l'espèce des myxomycètes.

* **FLEURY-SUR-ANDELLE**, bourg de France (Eure), ch.-l. de cant., arrond. et à 15 kilom. N. des Andelys; pop. aggl., 1,292 hab. — pop. tot., 1,457 hab.

* **FLEURY** (Louis-Joseph), médecin français. — Il est mort à Paris en 1872. Le docteur Fleury devint un des médecins consultants et fut médecin en chef de l'établissement hydrothérapique de Passy. Outre les ouvrages que nous avons cités, on lui doit : *Cours d'hygiène* (1851-1872, 3 vol. in-8°); *Traité pratique et raisonné d'hydrothérapie* (1852, in-8°); *Clinique hydrothérapique de Bellevue* (1855, in-8°); *Du traitement hydrothérapique des fièvres intermittentes* (1857, in-8°); la *Fièvre puerpérale et l'Académie impériale de musique* (1858, in-8°); *Cours clinique d'hydrothérapie* (1864, in-8°); *Science et religion* (1868, in-8°); *Clinique hydrothérapique de Plessis-Lalande* (1868-1870, in-8°); *Occupation et bataille de Villiers-sur-Marne et de Plessis-Lalande* (1871, in-12), etc.

* **FLEURY** (A.), homme politique français. — Il est mort en 1877, après être resté jusqu'à la fin de sa vie fidèle à la cause de la démocratie et de la libre pensée.

* **FLEURY** (Marguerite-Emma), comédienne française. — En 1863, elle a épousé le sculpteur Franceschi, mais elle n'en a pas moins continué à rester attachée au Théâtre-Français, où elle a rempli, sinon avec éclat, du moins avec talent, des rôles dans le *Luxe*, *On ne badine pas avec l'amour*, la *Loi du cœur*, la *Joie fait peur*, *Tartufe*, les *Femmes savantes*, le *Fruit défendu*, *Feu Lionel*, les *Deux Veuves*, etc. Depuis quelques années, Mme Fleury-Franceschi donne des leçons de déclamation et de lecture.

FLEURY (Jean-Augustin), écrivain, né à Paris en 1812. Il s'adonna à l'enseignement et professa l'histoire dans divers colléges. M. Fleury était proviseur au lycée de Douai lorsqu'il fut nommé, sous l'Empire, recteur de l'académie de cette ville, fonctions qu'il exerce encore (1876). On lui doit quelques ouvrages : *Histoire d'Angleterre, comprenant celle d'Ecosse, d'Irlande et des possessions anglaises, avec une statistique de ces divers pays* (1852, 2 vol. in-12), réédité en 1864 (2 vol. in-8°); *Des races qui se partagent l'Europe* (1858, in-8°); *Abrégé de l'histoire d'Angleterre* (1864, in-12), faisant partie de la collection d'histoire de M. Duruy; *Histoire des Français par la biographie* (1872, in-12), etc.

FLEURY (Edouard), imprimeur et littérateur français, né à Laon en 1815. Il a fondé une imprimerie dans sa ville natale et s'est adonné à des travaux historiques et littéraires. M. Fleury est membre de la Société académique de Laon, dont il a été secrétaire et président. Nous citerons, parmi les ouvrages qu'il a publiés : *Etudes révolutionnaires*, comprenant : *Un club à Chauny en* 1794 (1849, in-8°); *Election de l'évêque constitutionnel de l'Aisne* (1849, in-8°); *Biographie de Babeuf* (1849, in-8°); *Vandales et iconoclastes* (1850, in-8°); *Biographie de Camille Desmoulins* (1850, in-8°); *Roch Marcandier* (1850, in-8°); *Saint-Just et la Terreur* (1851, 2 vol. in-12); le *Clergé du département de l'Aisne pendant la Révolution* (1854, 2 vol. in-8°). On lui doit, en outre : *Etude sur le pavage émaillé dans le département de l'Aisne*, avec 200 dessins gravés par Mme Fleury (1855, in-4°); le *Département de l'Aisne en* 1814 (1858, in-8°); *Histoire de l'invasion de* 1814 *dans les départements du nord-est de la France* (1858, in-8°); la *Civilisation et l'art des Romains dans la Gaule Belgique* (1861, in-8°); les *Manuscrits à miniatures de la bibliothèque de Laon* (1863-1864, 2 vol. in-4°); *Manuscrits à miniatures de la bibliothèque de Soissons* (1865, in-4°), *Bailliage du Vermandois, élections aux états généraux de* 1789 (1872, in-8°); *Cinquante ans de l'histoire du chapitre de Notre-Dame de Laon* (1875, in-8°); la *Peste dans les diocèses de Laon et de Soissons* (1875, in-8°); les *Habitations souterraines de la vallée de l'Ourcq* (1875, in-8°); *Creuttes, croutles, boves et silex* (1876, in-8°); *Un épisode de la chute des Carlovingiens* (1876, in-8°), etc.

FLEURY (Jean), littérateur français, né à Vasteville (Manche) en 1816. Il quitta la France, se rendit en Russie et alla professer la langue et la littérature françaises à Saint-Pétersbourg. M. Fleury est devenu lecteur en langue française à l'université de cette ville, où il professe, en outre, la littérature à l'Ecole de droit. Enfin, il a reçu le titre de conseiller à la cour. Il a publié plusieurs ouvrages pédagogiques, entre autres : *Bibliothèque littéraire, analyse et extraits de tous les chefs-d'œuvre de la langue française depuis* 1600 (1861, 2 vol. in-8°), avec Ch. Parfait et G. de Lafosse; *Grammaire en action*, cours raisonné de langue française (1864, 3 vol. in-12); *Manuel élémentaire de littérature française* (1867, in-12); *Krylow et ses fables* (1869, in-12); *Grammaire russe-française en deux langues* (1871, in-12); l'*Art d'écrire* (1871, in-12); *Histoire élémentaire de la littérature française*

(1871, in-12); *Extraits des meilleurs auteurs français par ordre chronologique* (1874, 2 vol. in-12), etc. M. Jean Fleury est le père de Mme Durand, si connue dans les lettres sous le pseudonyme de Henri Gréville.

FLEXIONNEL, ELLE adj. (flè-ksi-o-nèl; è-le — rad. *flexion*). Gramm. Qui a rapport aux flexions.

FLEXUEUSEMENT adv. (flè-ksu-eu-ze-man — rad. *flexueux*). D'une manière flexueuse.

Flibustiers (LES) [*Die Flibustier*], opéra allemand, paroles de Gehr, musique de J.-C. Lobe; représenté sur le théâtre de la Cour, à Weimar, en 1831, et sur les principales scènes de l'Allemagne. Le style de cet ouvrage porte l'empreinte du caractère de l'école allemande moderne, dont Weber est regardé comme le chef ou l'initiateur : *Miraturque novas frondes et non sua poma*. Le chœur des *Flibustiers*, en *si* mineur, a de la couleur, et le rhythme en est original. Les rôles principaux, qui sont ceux d'Alonso et de Marie, ne sont pas bien écrits pour les voix; mais le sentiment dramatique et l'harmonie caractérisée qui vivifient cet opéra leur donnent néanmoins de l'intérêt. Homme instruit et théoricien distingué, Lobe a fait preuve d'une grande sincérité de conviction dans ses principes et des destinées de son art, tels qu'il les concevait. Il s'efforça de les démontrer dans une symphonie à grand orchestre, exécutée à Weimar, et qu'il intitula *Peinture des sons*.

FLICFLAQUER v. n. ou intr. (fik-fla-ké — rad. *flic-flac*). Faire flic-flac, faire entendre des bruits secs comme ceux d'un fouet.

* **FLINES LES-RACHES**, bourg de France (Nord), cant. nord, arrond. et à 10 kilom. de Douai, sur la rive gauche de la Scarpe; pop. aggl., 1,519 hab. — pop. tot., 4,187 hab.

FLINT (Austin), médecin américain, né à Petersham (Massachusetts) en 1812. Après avoir obtenu, en 1833, le grade de docteur, il alla s'établir à Buffalo, dans l'Etat de New-York, et il fut l'un des fondateurs du collége médical établi dans cette ville. Il entra ensuite dans l'enseignement, obtint une chaire de médecine théorique et pratique à l'hôpitaldelphie, entra à l'hôpital de Bellevue, à New-York, puis occupa la chaire de pathologie et de médecine pratique au collége de Brooklyn. Il a collaboré à l'*American Cyclopædia* et a publié : *Observations cliniques sur la fièvre continue* (1853); *Exploration médicale et diagnose des maladies qui affectent les organes respiratoires* (1856); *Pratique de la médecine* (1856); *Traité pathologique, diagnostique et thérapeutique des maladies du cœur* (1859).

FLINT (Austin), médecin et physiologiste américain, fils du précédent, né à Northampton (Massachusetts) en 1836. Il étudia la médecine et devint professeur au collége médical de New-York, puis, après un voyage en Europe, obtint la chaire de physiologie à l'hôpital de Bellevue. L'Académie française lui a décerné un des prix Montyon en 1869. Il a publié, entre autres ouvrages, une *Physiologie de l'homme* en 5 volumes (1866-1874) et il a collaboré à l'*American Cyclopædia*.

FLIRTAGE s. m. (flir-ta-je — rad. *flirter*). Action de flirter, liberté de rapports permise, en Amérique, entre les jeunes gens et les jeunes filles. : Syns. de FLIRTATION.

* **FLIRTATION** s. f. — Encycl. « On connaît, dit M. Oscar Comettant, la signification du mot *flirtation*, cette conversation intime qui tient le milieu entre une conversation purement amicale et une conversation galante et passionnée. La *flirtation*, que les Américains prononcent *fleur'reichonn*, est évidemment née de deux principes contradictoires : le désir pour les femmes de plaire aux hommes et la crainte pour les hommes de succomber aux séductions des femmes. De là, l'extrême coquetterie des unes et la froide réserve des autres. »

Cette attitude réciproque des deux sexes, qui est pour nous, Français, le monde renversé, a besoin d'une explication. Chez nous, c'est le sexe fort qui est entreprenant : il ne risque rien. Mais il en est autrement en Amérique, où il risque beaucoup et où c'est le sexe prétendu faible qui jouit de tous les avantages. Les femmes sont crues sur parole en matière de séduction, et celui qu'elles accusent soit de les avoir séduites, soit de leur avoir fait une promesse de mariage, est à peu près sûr d'être condamné par les tribunaux, si l'affaire va jusque-là, à de forts dommages-intérêts; le plus souvent, l'affaire s'arrête en conciliation, par un bon mariage. On comprend que les flirteurs se tiennent sur leurs gardes : une parole est si vite lâchée et si adroitement interprétée ! L'homme est sans défense, à la merci de la femme. Les jeunes miss américaines n'en abusent pas, assure-t-on; elles se contentent d'en user loyalement : le danger n'en existe pas moins, et c'est ce qui rend compréhensible cette circonspection singulière du sexe masculin. « La femme apparaît aux Américains, dit le même écrivain humoristique, comme une menace pour les cœurs sensibles. Ce n'est pas la brebis qui a peur du loup, ils-bas, c'est le loup qui craint la brebis. Aussi, laissez faire les Américaines : leur expérience (les Américaines ont de l'expérience à tout âge), jointe à la protection des lois, les défendra suffisamment contre tout danger de *flirtation*. N'ayez non plus aucun souci de ces aparté dans les petits coins entre jeune homme et jeune fille, qu'on remarque partout, dans les salons, au théâtre, au bal dans les *ice cream saloons*. Ces don Juan que la peur talonne sont souvent plus innocents qu'on ne croit et jouent à l'amour à peu près comme les enfants font la petite guerre, avec des sabres de bois et des pistolets de paille. Que si l'un des deux flirteurs tremble de céder à l'attrait du sentiment, ce n'est jamais « elle, » c'est toujours « lui. » Aussi, quelle confiance parfaite illumine les charmantes figures des *young ladies*, et combien ne faut-il pas admirer ces grandes écolières de quinze et même de dix-huit ans, qui, en grande toilette, des livres sous le bras, s'en vont par les rues, regardant les hommes avec affectation, leur riant bruyamment sous le nez, pour les forcer à baisser les yeux ! »

« Il est des endroits privilégiés où la *flirtation* à New-York a, pour ainsi dire, ses coudées franches. Tel est, par exemple, le musée Barnum, où les beaux se promènent parlant en tenant leurs belles par la taille et en leur parlant parfois si près du visage que personne ne pourrait assurer qu'ils ne s'embrassent pas. J'ai vu au petit théâtre de ce musée des couples amoureux s'embrasser réellement. Personne n'y porte la moindre attention; ou, si quelqu'un le remarque, c'est d'un air distrait. Jamais on ne se permettrait de troubler ces amoureux dans l'exercice de leur liberté individuelle. Du reste, partout dans les établissements publics, dans les omnibus, dans les steam-boats et le chemin de fer, on peut voir de libres flirteurs causer avec des femmes en les tenant amoureusement par la taille. L'exercice de liberté individuelle tue en Amérique la chronique scandaleuse et il est rare qu'il circule dans le public de ces petites anecdotes de société qui font la fortune des revues de Paris. »

FLIXECOURT, bourg de France (Somme), canton de Picquigny, arrond. et à 25 kilom. d'Amiens; 2,007 hab. Extraction de tourbe dans les environs.

* **FLIZE**, bourg de France (Ardennes), ch.-l. de cant., arrond. et à 9 kilom. S.-E. de Mézières, sur la rive gauche de la Meuse; pop. aggl., 493 hab. — pop. tot., 496 hab.

FLOCONNEMENT s. m. (flo-ko-ne-man — rad. *flocon*). Action de former des flocons.

* **FLOGNY**, bourg de France (Yonne), ch.-l. de cant., arrond. et à 15 kilom. N.-O. de Tonnerre, sur l'Armançon et le canal de Bourgogne; pop. aggl., 404 hab. — pop. tot., 483 hab.

FLOING, bourg de France (Ardennes), cant., arrond. et à 20 kilom. de Sedan; pop. aggl., 1,650 hab. — pop. tot., 2,238 hab.

* **FLOQUET** (Charles-Thomas), avocat et homme politique, — Les élections complémentaires du 2 juillet 1871, il nous sans succès sa candidature à l'Assemblée nationale dans le département de la Seine. Lorsque M. Mottu se démit de ses fonctions de conseiller municipal du XIe arrondissement de Paris, M. Floquet fut appelé, par 2,247 électeurs du quartier Saint-Ambroise, à le remplacer, le 29 avril 1872. Le 14 mai suivant, il signa, avec la majorité du conseil général de la Seine, une adresse au président de la République, M. Thiers, pour demander l'amnistie et la levée de l'état de siége, puis il se prononça en faveur de l'élection Barodet. En novembre 1874, il fut réélu, par 4,144 voix, membre du conseil municipal, dont il devint vice-président en janvier 1875 et président au mois de mai, puis au mois de juillet suivant. Lors des élections sénatoriales (30 janvier 1876), M. Floquet posa sa candidature dans le département de la Seine comme « républicain résolu, radical; » mais il n'obtint que 75 voix et ne fut point élu. Le 20 février suivant, il fut porté candidat à la Chambre des députés par le comité républicain du XIe arrondissement de Paris. Il accepta le programme Laurent-Pichat, réclamant l'amnistie, la levée de l'état de siége, l'instruction gratuite, obligatoire et laïque, la liberté de réunion, d'association, de la presse, la suppression du budget des cultes, etc. Elu député par 21,889 voix, à la presque unanimité des suffrages exprimés, M. Floquet alla siéger à l'extrême gauche et donna sa démission de membre du conseil municipal. Il vota l'amnistie pleine et entière, la suppression de l'article relatif aux jurys mixtes dans la loi sur l'enseignement supérieur, la suppression du crédit affecté aux aumôniers militaires, l'ordre du jour contre les menées cléricales (4 mai 1877) et il a prononcé plusieurs discours remarquables. Le 18 mai 1877, il a signé la protestation des 363 membres des gauches contre le message du maréchal de Mac-Mahon et la résurrection du gouvernement de combat, et, le 19 juin suivant, il a voté l'ordre du jour de défiance contre le cabinet de Broglie-Fourtou. Le 14 octobre 1877, il a été réélu député du XIe arrondissement de Paris à une immense majorité. Le 15 novembre suivant, M. Floquet a voté pour la commission d'enquête chargée de constater les abus de pouvoir commis par l'administration pendant la période électorale. Comme président de l'Union républicaine, il a prononcé, le 24 novembre suivant, un remarquable discours contre le cabinet de Rochebouët et contre la politique de résistance suivie par le maréchal de Mac-Mahon.

FLOQUETÉ, ÉE (flo-ke-té) part. passé du v. Floqueter. Garni de floquets.

FLOQUETER v. a. ou tr. (flo-ke-té — rad. *floquet*). Orner de floquets.

Se floqueter v. pr. Parer, parer ses vêtements d'ornements en forme de flocons ou floquets.

* **FLORAC**, ville de France (Lozère), ch.-l. d'arrond., à 29 kilom. S.-E. de Mende, au confluent du Tarnon et du Mimonte; pop. aggl., 1,824 hab. — pop. tot., 2,172 hab. L'arrond. comprend 7 cantons, 52 communes, 36,331 hab.

FLORALIE s. f. (flo-ra-li — rad. *Flore*). Solennité florale, exposition horticole qui est comme une fête en l'honneur de Flore.

* **FLORANGE**, ancien village de France (Moselle). — Cédé à l'Allemagne par le traité de Francfort du 10 mai 1871, ce village est aujourd'hui compris dans l'Alsace-Lorraine, cercle et à 5 kilom. de Thionville.

Flore entourée par les Amours, sculpture de Carpeaux; pavillon de Flore, aux Tuileries. Cette composition, exécutée en haut relief, couronne la fenêtre centrale de la façade du pavillon qui regarde la Seine. Flore, revêtue d'une simple écharpe qui flotte autour de ses formes luxuriantes, est accroupie, un genou en terre, sous un arbuste en fleur dont elle soulève les branches avec ses deux bras. Un essaim de jolis Amours s'échappe de la feuillée, et la déesse du printemps applaudit à leurs jeux. « Rien de plus vivant, de plus gai, de plus aimable que cette composition, a dit M. Marius Chaumelin; elle rayonne, comme un sourire, sur la haute et sévère façade du pavillon. Cette œuvre séduisante est sortie tout entière de l'imagination de Carpeaux; s'il était nécessaire qu'il trouvât des précédents, il faudrait les chercher parmi les productions des Coysevox, des Coustou et des autres maîtres de notre école : elle est essentiellement française. » La *Flore* est certainement la composition la plus originale, la plus séduisante, la plus complète qu'ait produite le talent du chef-d'œuvre.

* **FLORE** (Flore CORVÉE, dite Mlle), actrice française. — Née à Paris en 1797, elle y mourut au mois de mai 1853.

Florence Macarthy, roman anglais de lady Morgan, traduit en français par J.-B. Parisot (1818, 4 vol. in-12). Cet ouvrage est surtout un roman de mœurs; l'auteur a eu pour objet de présenter un tableau fidèle de l'Irlande aux premières années de ce siècle. Deux nobles irlandais, deux frères, dont l'aîné est le baron Walter Fitz-Adelm, complotent de faire passer la fortune patrimoniale de la branche aînée à la branche cadette, le seul obstacle, c'est que le baron Walter a un fils; ils supprirent de concert l'obstacle en vendant cet enfant à des pirates, qui le transportent en Amérique. Ce crime a eu lieu à la fin du XVIIe siècle, au moment de la guerre de l'Indépendance. Le jeune déshérité, Montemay de Fitz-Adelm, après de bonnes années d'aventures, est devenu un capitaine renommé dans l'Amérique espagnole, où on le connaît sous le nom de général Fitz-Walter ou sous le surnom de Libre, ou *Libador* (libérateur), qu'il s'est acquis à Caracas. Fait prisonnier dans une de ses campagnes et condamné à mort, il est sauvé par son geôlier, qui se trouve précisément être un de ces pirates auxquels autrefois fut vendu le jeune Montemay de Fitz-Adelm. Cet homme lui découvre toute la trame odieuse dont il a été victime, et ils reviennent tous les deux en Europe, en Irlande.

Le père de Montemay, le baron Walter, est mort. Ses immenses domaines ont passé au fils de son frère cadet, et ce jeune lord est un des premiers Européens avec lesquels se lie le général Fitz-Walter, sans le connaître autrement. Les deux amis de fraîche date se rendent au domaine de Kerry, un des principaux passés frauduleusement en héritage au neveu, et là le général est reconnu par un vieil intendant, qui a été le plus cruel artisan de sa ruine. Cet intendant est devenu juge de la province, et ce n'est pas par lui que le général peut espérer d'être remis en possession de ce qui lui appartient; mais l'auteur nous promène, non sans agrément, dans le dédale compliqué de la jurisprudence irlandaise et présente à cette occasion des tableaux de mœurs d'une grande exactitude. Le général soulève des paysans; on l'emprisonne, on le condamne à mort, et c'est le vieil intendant Crawley, doublé de son factotum le baron Boulter, surnommé le juge pendeur, qui ont sa tête entre les mains. Toutes les iniquités dont l'héritier légitime des Fitz-Adelm a été victime se déroulent alors sans que les juges, qui les connaissent sur le bout du doigt, veuillent seulement s'en apercevoir. Cependant le héros finit par être mis en liberté, grâce à son cousin, lord Fitz-Adelm, et à une femme qui s'intéresse à lui, lady Canclare. Il ne tarde pas à découvrir dans celle-ci une Irlandaise à qui il avait été fiancé en Amérique dans des circonstances romanesques qui ne lui avaient pas permis d'entrevoir sa figure. Malgré les manœuvres des juges, le général Fitz-Walter est enfin reconnu pour le fils du baron Walter Fitz-Adelm; il rentre en possession de ses droits et peut alors épouser celle qu'il aime.

Florence (HISTOIRE DE), par M. Perrens (Paris, 1877, 3 vol.).

Les trois volumes que M. Perrens a publiés sur l'*Histoire de Florence* nous conduisent jusqu'à l'entrée du XIVe siècle (1313). Jusqu'à présent, nous n'avons que des linéaments généraux de l'histoire florentine, cadre confuses, comme celles d'une fresque ternie par le temps, les héros de cette epopée, qui, dans un espace restreint, fut le prélude ou plutôt la préface de la civilisation moderne. Leur trace est à peu près disparue; il faut la chercher dans l'histoire, et jusqu'ici l'histoire de Florence n'avait pas été condensée dans une œuvre de haute conscienciecux, comme l'est le livre de M. Perrens.

La Toscane est aujourd'hui le territoire le plus verdoyant, le plus riant, le plus prospère du monde. On dirait qu'elle se repose sur un lit de roses de ce long, pénible et souvent enfantement qui a produit l'Europe moderne, égalitaire, laborieuse, commerçante, raffinée et aussi amoureuse du beau que du vrai. Quand on visite Lucques, quand on parcourt cette vaste campagne si riche, on songe peu que là, il y a cinq siècles, on marchait jusqu'aux chevilles dans des mares de sang et sur des sessions d'armures brisées. Pise, qui lançait des flottes sur toutes les mers connues, est le séjour préféré des femmes phthisiques, et, en se promenant dans ses rues silencieuses et désertes, où le roulement d'un char s'entend à peine, on songe peu à évoquer l'ombre du terrible Montefeltro et le souvenir des déchirements de la cité gibelline. Allez à Sienne, et, après avoir admiré dans la cathédrale la chaire du Pisan, si vous visitez la colline de Montaperti, peut-être ne songerez-vous pas que, le 4 septembre 1260, les Florentins y laissèrent 10,000 cadavres. La nature se réalit toujours. Il semble qu'elle était pas d'âge. Mais l'histoire, il la faut aller chercher dans la poudre des bibliothèques, car les ruines elles-mêmes ne sont que de muets témoins. Que signifient les décors lorsque les acteurs sont absents? Nous savons tous plus ou moins que, pendant plusieurs siècles, Florence fut le centre du mouvement politique, social, industriel, littéraire et artistique dont les ondulations se sont prolongées jusqu'à nous; mais, en général, nous ne le savons que superficiellement. Il y a des historiens, d'ailleurs, si confuses, si chargées d'incidents, que le génie le plus patient hésite à les condenser dans un cadre qui en reconstruise pour ainsi dire l'actualité vivante. L'histoire de Florence et des républiques toscanes est de ce nombre. Le livre de Sismondi, en reliant dans un tout synthétique des faits souvent indépendants les uns des autres, ne nous met en main qu'un fil conducteur qui casse bien souvent. En le lisant, on ne sait parfois de quel côté se retourner. La mémoire se fatigue par la vertigineuse multiplicité des objets. Les acteurs font foule, et leur physionomie vraie nous échappe. L'histoire de chaque république italienne devrait nous être racontée à part, en plein relief sur la trame compliquée de ses relations avec les autres républiques.

C'est là le travail que M. Perrens a su accomplir. Cette histoire, à laquelle il a consacré plusieurs années de travail, d'autres avaient voulu l'écrire. L'entreprise avait été déjà visée par un écrivain illustre, avec qui la concurrence pouvait paraître au moins delicate; on peut dire que « ce siége était fait. » L'assiégeant, c'était M. Thiers. L'ancien et encore futur ministre de Louis-Philippe, après sa chute en 1837, avant sa retraite aux affaires en 1840, était allé faire un voyage en Italie, et M. Villemain avait annoncé que l'homme d'État célèbre, mettant à profit les loisirs que lui faisait la politique, était sur le point d'écrire une histoire des républiques italiennes et de Florence en particulier. Quinze années et plus s'étaient écoulées depuis l'article de Villemain. M. Thiers avait publié de nombreux volumes. Son *Histoire du Consulat et de l'Empire* était presque achevée et l'on parlait toujours de l'*Histoire de Florence* comme d'une œuvre sur le point de paraître. M. Perrens, qui, des ce moment, avait réuni des documents nombreux et avait tracé son plan de travail, se trouvait fort embarrassé. Il s'en alla trouver M. Mignet, qui lui conseilla de se présenter chez M. Thiers. Il s'agissait d'obtenir de cet éclatant et redoutable double la permission d'écrire sur un sujet qu'il avait certainement renoncé à traiter, mais auquel enfin il avait songé et dont le développement par un autre pourrait paraître une usurpation. M. Perrens nous fait le récit de cette entrevue : « J'allai droit à lui sur le conseil de M. Mignet. Il me reçut sous les ombrages de son jardin et là, au cours d'une brillante causerie que prolongea son affabilité connue et son bienvoir rente à jamais grave dans mon mémoire. Je ne sais, me dit-il, si je mettrai la main à cette tâche; mais » vous êtes jeune, attendez. » J'attendis, comme il m'y invitait, on, pour mieux dire, un Etat, ou quand elle multiplie les efforts libre, qu'elle a une personnalité. Or, s'il est d'un intérêt réel de suivre l'humble graine jetée en terre jusqu'au jour où se détrit la

superbe fleur qui l'a trop fait oublier, quel intérêt peut-on prendre à étudier les progrès de la décomposition, quand la sève ne monte plus, qu'il ne reste que la tige à été violemment coupée de ses racines? Ce qu'on observe encore un instant, ce sont les dernières manifestations de la vie au sein de la mort. »

L'Histoire de Florence est une œuvre excellente. M. Perrens appartient à la race de plus en plus rare des historiens impersonnels. Il n'applique à l'histoire qu'il écrit aucune théorie préconçue, laissant au lecteur intelligent le soin de déduire lui-même les conséquences des événements. Ses réflexions, quand il en fait, et c'est rare, sont toutes d'un ordre purement philosophique. C'est ainsi que l'on aime l'histoire : sobre, véridique, sans voiles. Elle apparaît mieux quand l'écrivain juge à propos de ne pas trop charger sa palette; les coloristes excessifs ont corrompu l'art et la littérature. M. Perrens a su se garder contre l'attrait dangereux des grands effets et des trompe-l'œil. Répondant aux besoins de l'époque présente, qui aime à voir les acteurs du drame humanitaire dans leur vrai jour, M. Perrens les peint d'un pinceau rapide et franc. Cette impartialité dérudit, sauvé du parti pris par l'amour de la vérité, le fait grâce à personne. Rien, dans l'*Histoire de Florence* de M. Perrens, ne doit être parcouru; tout y mérite d'être lu avec soin et relu.

* **FLORENSAC**, ville de France (Hérault), ch.-l. de cant., arrond. et à 22 kilom. N.-E. de Béziers, sur la rive gauche de l'Hérault; pop. aggl., 3,633 hab. — pop. tot., 3,952 hab.

* **FLORENT (SAINT-)**, bourg de France (Corse), ch.-l. de cant., arrond. et à 21 kilom. S.-O. de Bastia; pop. aggl., 723 hab. — pop. tot., 740 hab.

FLORENT-SUR-CHER (SAINT-), bourg de France (Cher), cant. et à 10 kilom. de Charost, arrond. et à 15 kilom. de Bourges; pop. aggl., 1,980 hab. — pop. tot., 2,864 hab.

* **FLORENT-LE-VIEIL (SAINT-)**, bourg de France (Maine-et-Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 38 kilom. N.-O. de Cholet; pop. aggl., 958 hab. — pop. tot., 2,209 hab.

FLORENT-LEFEBVRE (Louis), avocat et homme politique français, né à Saumetz-les-Loges en 1821. Il étudia le droit et se fit recevoir avocat. Sous l'Empire, il se joignit au parti libéral qui revendiqua les libertés perdues, publia divers écrits, notamment sur la décentralisation administrative, devint membre du conseil général du Pas-de-Calais et se porta candidat de l'opposition dans une circonscription de ce département, où il posséde des propriétés, lors des élections législatives de 1869. M. Florent-Lefebvre échoua, avec une importante minorité, contre le candidat officiel. Après la chute de l'Empire, il se rangea parmi les républicains qui adoptèrent la politique de M. Thiers, comme pouvant seule préserver le pays des compétitions monarchiques et des révolutions. Maire de Mouchy-le-Preux, réélu conseiller général, il posa sa candidature à la Chambre des députés, en remplacement de l'Hravincourt, candidat bonapartiste, le 20 février 1876. Dans sa profession de foi, il déclara qu'il fallait consolider et non ébranler la constitution, œuvre de paix et de conciliation, qui avait été pour les républicains une éclatante occasion de montrer à toute la France leur esprit de concorde et de modération, que les républicains avaient tout fait pour faciliter l'avènement de la propriété, de la famille et de la religion et que, s'il était élu, il se joindrait aux républicains modérés qui ont fondé le gouvernement qui nous régit. Elu par 10,319 voix, il alla siéger au centre gauche et il a voté constamment avec la majorité républicaine, qui a donné tant de preuves de sagesse et d'esprit politique. Lorsque, le 17 mai 1877, à la suite du vote de la Chambre qui blâmait les mesures cléricales devenues dangereuses pour notre pays, le maréchal de Mac-Mahon recommença la politique de combat contre les républicains et appela au pouvoir des ennemis acharnés de la République, M. Florent-Lefebvre fit partie des 363 qui protestèrent dans un manifeste adressé au pays (18 mai 1877), et, le 19 juin suivant, il vota l'ordre du jour de blâme contre le ministère de Broglie-Fourtou. Aux élections du 14 octobre suivant pour la Chambre des députés, il a échoué à Arras, avec 8,069 voix, contre M. d'Havrincourt, bonapartiste, candidat officiel du maréchal de Mac-Mahon, qui a obtenu 11,433 voix.

Florentin (LE), opéra-comique en trois actes, livret de M. P. de Saint-Georges, musique de M. Ch. Lenepveu; représenté au théâtre national de l'Opéra-Comique le mercredi 25 février 1874. Cet ouvrage, couronné en 1869 dans le concours ouvert entre les compositeurs, n'a été connu du public que cinq ans plus tard. La pièce est peu intéressante, comme toutes celles dans lesquelles on met en scène des artistes peintres, sculpteurs ou musiciens. Il n'y a rien de plus froid au théâtre que ces rivalités d'amour-propre et ces glorifications du génie. Andrea Galeotti, vieux maître florentin, a pour élève Angelo Paima. Un concours est proposé par Laurent le Magnifique. Galeotti s'éclipse tous ses rivaux; mais un inconnu a osé se mesurer avec lui, et son tableau, représentant Hébé, obtient les suffrages. Cet inconnu, c'est Angelo, qui triomphe malgré lui; car, si en secret il avait peint cette toile, il avait ordonné au modèle Polpetto de la détruire, pour ne pas entrer en lutte avec son vieux maître. Polpetto s'était trompé et avait brûlé le tableau de Galeotti. A cette cause de fureur vient s'ajouter l'amour qu'Angelo a conçu pour la pupille du maître, pour Paola, qui est aussi d'abord le tendresse et des vœux du vieillard. Celui-ci, ne se possédant plus de rage et de jalousie, apposie des assassins pour tuer Angelo. Mais Polpetto lui sauve la vie. Le duc apprend à Galeotti la méprise dont il a été victime. Celui-ci n'a pas autre chose à faire pour effacer le souvenir de sa vengeance que d'accorder au jeune artiste la main de Paola.

La partition de M. Lenepveu atteste de bonnes études musicales, du goût, de l'habileté dans l'art d'écrire, plutôt que de l'imagination. Les dessins variés de l'accompagnement, les altérations multipliées des intervalles, les dissonances ingénieusement employées ne peuvent tenir lieu de l'inspiration; les modulations sortent rarement des formules familières au compositeur, quoiqu'il semble s'être complu dans les tons chargés d'accidents. Les réminiscences sont fréquentes, et les procédés qui l'ont mis en usage pour développer une idée sentent trop l'école. L'individualité n'apparaît pas encore dans cet ouvrage, fort estimable d'ailleurs. Les morceaux qui ont paru les plus saillants sont : dans le premier acte, le prélude d'orgue, le trio en *ré*, *O jour heureux! par toi j'oublie*; l'air d'Angelo : *Comme un enfant*; le chœur des forgerons; dans le second acte, le chœur : *Riante Italie*; l'air de Paola : *La nuit est l'heure du mystère*; la romance d'Angelo : *Lorsque j'abandonnai Florence*; le sextuor, morceau capital de l'ouvrage; dans le troisième acte, la barcarolle, la jolie romance d'Angelo : *Songez-vous* et les couplets de Capita : *Voulez-vous des fruits?* un duo d'un accent très-dramatique de Paola et d'Andrea et la scène du dénoûment, qui a été bien traitée. Distribution : Andrea Galeotti, Ismaël; le duc Laurent de Médicis, Nevez; Angelo Paima, Lhérie; Polpetto, Potel; Pietro, Ismaël; Paola, Mlle Priola; Capita, Mlle Ducasse.

* **FLORENTIN (SAINT-)**, petite ville de France (Yonne), ch.-l. de cant., arrond. et à 31 kilom. N.-E. d'Auxerre, sur l'Armançon et le canal de Bourgogne; pop. aggl., 2,206 hab. — pop. tot., 2,482 hab.

FLORÈS (Juan-José), président de la république de l'Equateur, mort le 1er octobre 1864. Il servit pendant la guerre de l'indépendance, sous les ordres de Bolivar, et il se signala par ses talents militaires. Lorsque, en 1830, la confédération colombienne fut dissoute et que l'Equateur se constitua en république indépendante, Florès en devint le premier président. Presque aussitôt après, il entra en lutte avec la Nouvelle-Grenade au sujet d'une question de territoire. Ayant envahi Pasto, il fut poursuivi et dut signer le traité du 8 décembre 1831, par lequel il renonçait à ses prétentions. Il s'occupa alors de constituer un gouvernement fort et devint le chef du parti conservateur. Vincent Rocafuerte, chef des libéraux, lui fit une vive opposition. A la suite d'un mouvement révolutionnaire qui éclata à Quito en 1834, il fut mis hors la loi, éprouva un grave échec à Guayaquil, mais, peu après, remporta une victoire et fit son adversaire prisonnier (18 janvier 1835). Cette même année, il comprima trois nouveaux soulèvements et se réconcilia avec Rocafuerte. Au mois d'août 1835, une constitution fut donnée à l'Equateur, et Rocafuerte succéda alors à Florès, qui devint commandant en chef de l'armée. Quatre ans plus tard, en 1839, Florès fut investi pour la seconde fois de la présidence de la république, pendant que Rocafuerte devenait gouverneur de Guayaquil. Un de ses premiers actes fut d'ouvrir l'Equateur au commerce et aux navires de l'Espagne, ce qui amena la signature d'un traité avec ce pays. En 1843, une Assemblée nationale, réunie à Quito, modifia la constitution de 1835 et lui substitua celle du 31 mars 1843, qui fut vivement critiquée par le parti libéral. A la suite de cette modification constitutionnelle, Florès fut réélu président de l'Equateur pour la troisième fois. Très-autoritaire, il eut à lutter contre la vive opposition que lui firent les libéraux, ayant à leur tête Rocafuerte. La lutte prit un caractère d'irritation telle, qu'une révolution éclata à Guayaquil le 6 mars 1845. Renversé du pouvoir et remplacé par Vicente Roca, Florès dut quitter le territoire équatorien. Toutefois, le congrès lui laissa le titre de général en chef et lui fit un traitement de 80,000 francs. A diverses reprises, l'ancien président fit des tentatives pour rentrer dans l'Equateur et ressaisir le pouvoir. Il échoua, notamment en mars 1852, époque où il mouilla dans les eaux de Guayaquil avec une escadre; mais son équipage s'était révolté, il dut gagner précipitamment le Pérou. En 1860, son gendre, Garcia Moreno, fut nommé président par les conservateurs de Quito, pendant que le général Franco était investi du pouvoir suprême par les libéraux de Guayaquil. Moreno appela aussitôt à son aide Florès, qui accourut, prit le commandement en chef de l'armée conservatrice, battit Franco à Babahoyo (8 août 1860) et s'empara de Guayaquil. Le 8 juillet de l'année suivante, une Assemblée nationale nomma Moreno président de la république, et Florès devint gouverneur de Guayaquil. Réactionnaire et clérical, Moreno ne tarda pas à soulever contre lui l'opinion. Le président de la Nouvelle-Grenade, Mosquera, ayant invité les Equatoriens à se débarrasser de leur gouvernement, le vieux Florès fut chargé de prendre l'offensive et envahit, avec 6,000 hommes, le territoire néo-grenadin; mais, le 6 décembre 1863, son armée fut complétement mise en déroute à Cuaspud. Toutefois, Mosquera ne voulut pas abuser de sa victoire pour renverser Moreno; il se borna à lui imposer un traité de paix. Les libéraux, irrités des nouvelles concessions faites par le président aux jésuites et aux cléricaux et de son attitude dans le conflit qui venait d'éclater entre le Pérou et l'Espagne, se soulevèrent sous les ordres d'Urbina. Le vieux Florès se préparait à marcher contre lui lorsqu'il mourut à bord du *Smirk*, en vue de Guayaquil. C'était un homme de grande capacité; mais sa soif du pouvoir et son esprit réactionnaire exercèrent une influence fatale sur son pays, dont il avait commencé par être un des libérateurs.

* **FLORESCO** (Jean-Emmanuel DE), général et homme d'État roumain. — Le 1 mars 1871, il fut nommé de nouveau ministre de la guerre dans le cabinet Catargi. Il conserva son portefeuille jusqu'en mai 1876. Il donna alors sa démission et devint chef du nouveau ministère qui fut constitué; mais, le 24 juillet suivant, ce cabinet fut renversé, et M. Brâtianu, un des chefs du parti libéral, devint président du conseil. Accusé, ainsi que le ministre Lenovar, d'abus de pouvoir, le général Floresco fut traduit devant une cour instituée par les Chambres. Il refusa de se présenter (décembre 1876), protesta contre la résolution des Chambres, mais il déclara qu'il était prêt à comparaître devant un tribunal légal. Les événements qui suivirent détournèrent l'attention du général Floresco, et son procès resta en suspens.

FLORIBONDITÉ s. f. (flo-ri-bon-di-té — rad. *floribond*). Etat d'une plante floribonde.

FLORIMANE s. (flo-ri-ma-ne — du lat. *flos*, *floris*, fleur, et de *manie*). Personne qui a la manie des fleurs.

* **FLORINE (SAINTE-)**, bourg de France (Haute-Loire), cant. et à 5 kilom. d'Auzon, arrond. et à 15 kilom. de Brioude, sur la rive gauche de l'Allier; pop. aggl., 2,128 hab. — pop. tot., 2,504 hab.

FLOTARD (Eugène), publiciste et homme politique français, né à Saint-Etienne en 1821. Il alla étudier le droit à Paris, où il se fit recevoir docteur en 1845. Inscrit au barreau de cette ville, il entra dans la magistrature après la révolution de février 1848 et fut attaché au parquet de Saint-Etienne. Après le coup d'Etat de 1851, M. Flotard donna sa démission et s'occupa de questions économiques et commerciales. En 1853, il devint administrateur de la succursale de la Banque de France de Saint-Etienne et il refusa les fonctions d'adjoint, auxquelles il venait d'être appelé par décret. Peu de temps après, il fut élu membre du conseil municipal. En outre, il fit partie du consistoire protestant de cette ville, où il remplit les fonctions d'administrateur de la caisse d'épargne. Etant venu se fixer à Lyon en 1855, M. Flotard devint président de la Société lyonnaise du crédit au travail, administrateur de la Société des Amis des arts, vice-président de la Société des mines de houille de Montrambert, vice-président de la Société d'économie politique. A la même époque, il collabora au *Progrès*, à la *Discussion*, au *Temps* de Paris, à l'*Avenir national*, et il s'attacha à vulgariser les idées économiques, soit dans des écrits, soit dans un bulletin hebdomadaire du mouvement coopératif. Constamment attaché au parti libéral, il fit partie, après la chute de l'Empire, des républicains modérés qui s'efforcèrent de faire prévaloir les idées d'ordre au milieu de la surexcitation dans la quelle se trouvait alors la cité lyonnaise. Il remplit gratuitement, auprès de l'éminent préfet de Lyon, M. Challemel-Lacour, les fonctions de conseiller de préfecture et fut chargé de la correspondance politique. La résistance qu'il opposa aux demandes du parti avancé le rendit suspect, et M. Challemel-Lacour, cédant à la force des circonstances, dut le révoquer tout en lui témoignant ses regrets. Il servit ensuite comme simple garde national jusqu'aux élections du 8 février 1871. Elu député du Rhône par 64,304 voix, M. Flotard alla siéger à la gauche républicaine, et il vota le plus souvent avec le centre gauche. Il fut chargé de faire de nombreux rapports, et il prit souvent la parole, principalement pour traiter des questions d'impôt. M. Flotard se prononça pour la paix, l'abrogation des lois d'exil, la loi départementale, la proposition Rivet, le retour de l'Assemblée à Paris, contre la dénonciation des traités de commerce, pour l'impôt sur le chiffre des affaires, etc. Au mois d'avril 1873, il défendit, dans une lettre publiée par le *Temps*, la candidature de M. de Remusat contre celle de M. Barodet, et, le 24 mai suivant, il vota pour M. Thiers, dont il n'avait cessé d'appuyer la politique. Sous le gouvernement de combat, il rentra dans l'opposition et suivit la ligue politique